

Promenade à Tahanaout

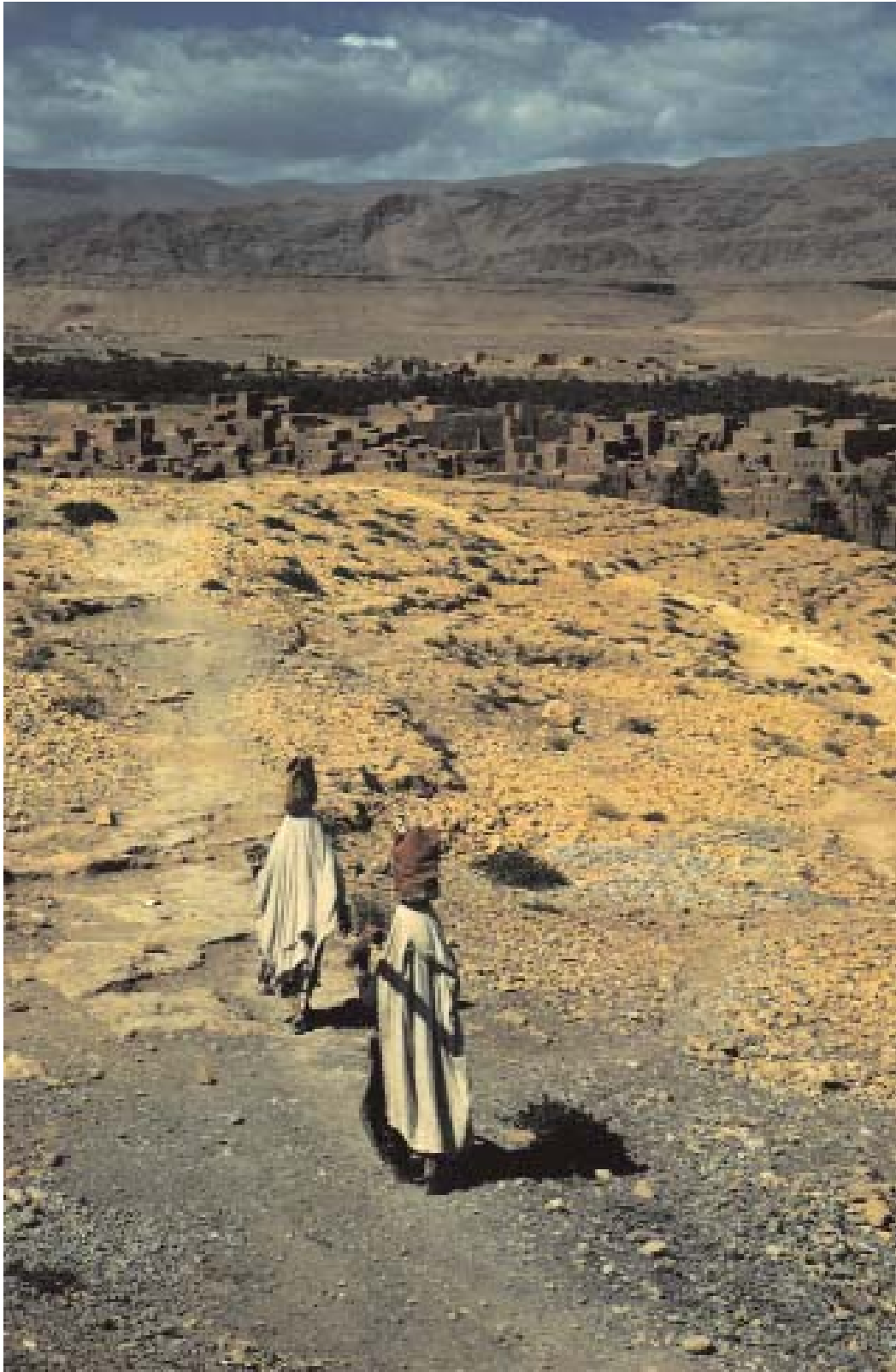
Lucy McNair

L'été dernier j'ai fait un voyage au Maroc avec mon mari et nos deux enfants de 3 et 9 ans. On était invités chez un ami marocain à Tahanaout, à environ trente minutes en voiture de Marrakech. Lorsque l'avion Easyjet a atterri après un bref vol depuis Paris, nous avons vu par la porte de l'avion un bâtiment d'un seul étage, couleur de terre cuite, l'aérogare, et quelques palmiers. À mon fils, de neuf ans, né à Brooklyn, d'exclamer, « Man, c'est la vraie vague de chaleur ici ! »

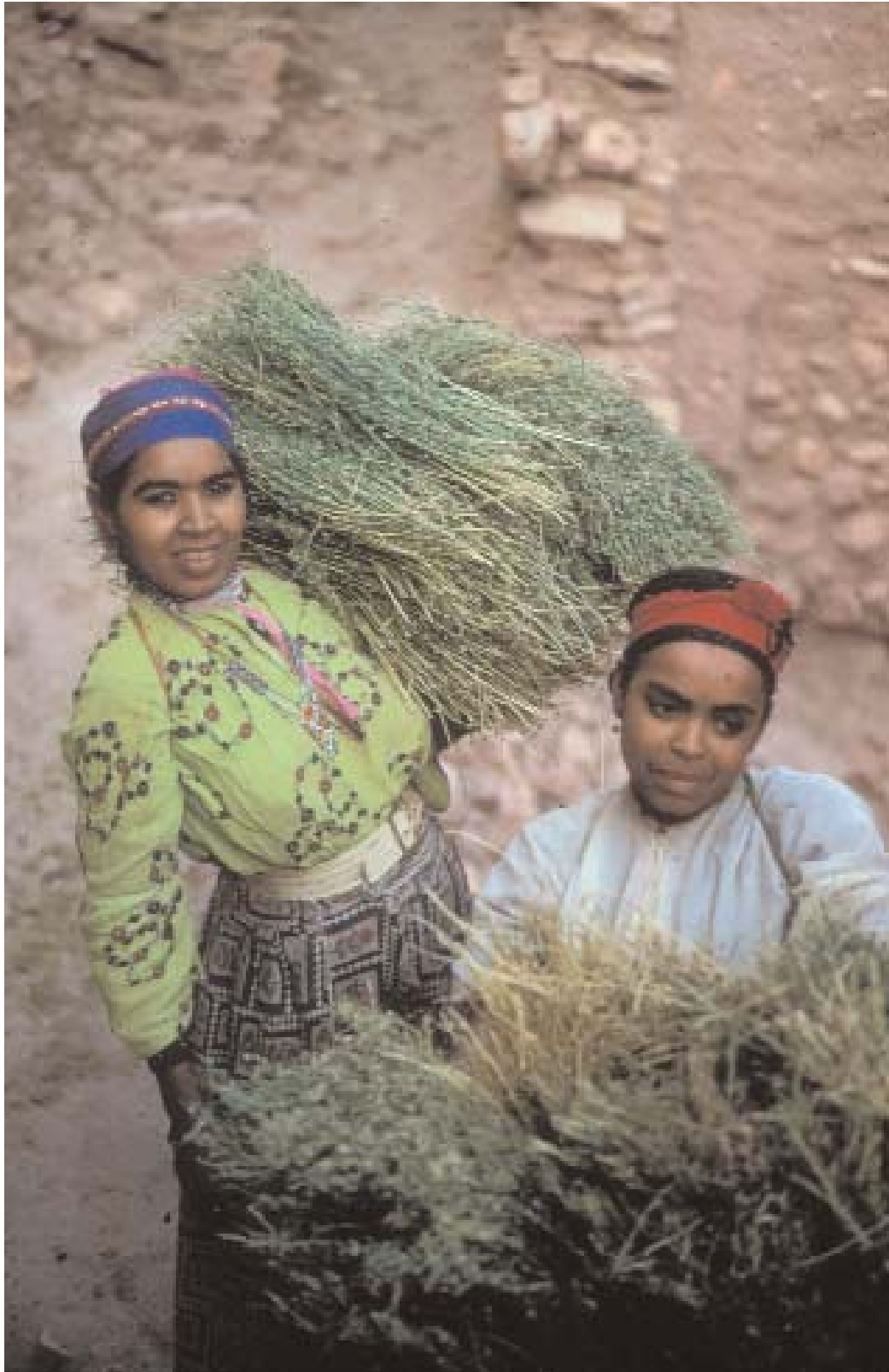
Notre ami Tahar, un peintre Marocain qui vit à Paris avec sa femme américaine et leur fils adoptif, un Africain-Américain de neuf ans lui aussi, venait d'acheter un terrain au Maroc, il y a deux ans, et avait commencé à le développer. Il nous attendait avec son fils pour nous emmener en voiture à travers Marrakech. Nous sommes sortis de la ville sur une route longue et plate. Le vide des environs était interrompu de temps à autre par un domaine regorgeant de verdure par-dessus ses murailles, ou par une oliveraie ou une lignée de figuiers de Barbarie. La voiture laissait derrière elle, des hommes adultes, des jeunes, montés sur des ânes. Là où la route commençait à monter (le lendemain matin on verrait les montagnes de l'Atlas au loin) Tahar a abandonné

la route asphaltée pour prendre une piste sinueuse, qui nous menait, à la crête d'une colline basse, devant un portail métallique où il s'est arrêté. Il était nuit noire à présent, les mains qui ont ouvert le portail nous étaient invisibles. En descendant de la voiture nous avons été assaillis par l'odeur de romarin, par la sécheresse, et par un fort sentiment d'ailleurs, par le fait que nous n'avions aucune idée de ce qui nous entourait. Cette lumière là-haut, était-ce la maison ? Un chien a aboyé, un autre lui a répondu, aucun ne s'est présenté. Un homme habillé d'une chemise d'ouvrier vert claire, un pantalon foncé, est sorti du noir pour échanger quelques mots avec notre ami. « Omar, notre gardien » Tahar nous propose cette explication. On hoche la tête en guise de salutation. Omar prend nos bagages de la voiture et disparaît. En descendant une série d'escaliers longeant la muraille, on reconnaissait les vignes qui s'y collaient à leur parfum, l'air en était saturé. Du jasmin. Tahar s'est arrêté, le temps d'allumer une torche et nous pouvions voir un petit chien chétif de nulle race, attaché à un piquet. Je ne me souviens pas de son nom. Je tenais dans mes bras notre fille de trois ans qui répétait les paroles de Tahar d'une voix douce et endormie, « Chien de garde ».

Pendant une semaine entière nous sommes restés la plupart du temps à l'intérieur des murailles qui encerclaient cette propriété, un domaine qui avait une existence plus réelle dans la tête de notre ami que sur le terrain sec et abrupte où on venait tout juste de planter des rangées d'oliviers et d'arbres fruitiers. Ce rythme de vie était paisible, mais je commençais à m'en lasser. Il me manquait le courage de prendre la voiture pour aller à Marrakech, naviguer dans la médina à la recherche d'un stationnement près du Djemma al Fna, où traverser l'immense place devant les hommes du spectacle qui, à la recherche de l'argent, avaient laissé sauter un gros singe de 12 kilos dans les bras de mon fils, et l'avaient



©Gea Koenig, *Vallee du Casbah*, Maroc, 1995.



©Gea Koenig, *Working girls*, Maroc, 1995

défié de se laisser photographier avec un boa constrictor enroulé autour du cou. Le pauvre gosse avait été terrifié. Je ne voulais pas non plus partir dans l'autre sens, vers les collines. Mais c'était ridicule de venir jusqu'ici sans laisser derrière moi, au moins pendant quelques heures, hommes, enfants, maternité, pour sentir – sentir quoi au juste ?

Quelques jours avant notre départ, j'ai finalement avisé les hommes que je partais en promenade. Après m'être assurée que les gosses étaient bien occupés, j'ai quitté la maison, en douce, prenant le petit chemin vers le portail d'en haut. Je l'ai ouvert lentement, je l'ai fermé derrière moi avec un grand bruit. J'étais dehors. J'avais avec moi mon sac à dos, une écharpe, quelques dirhams et mon passeport. Je portais une jupe longue et une chemise, il me semble, et j'ai tout suite pris l'écharpe pour l'arranger sur ma tête. Pour me protéger du soleil, me suis-je dit. Je me souvenais que Tahar m'avait dit de suivre le chemin le long des oliviers vers un sentier pour vaches, à droite, ce que j'ai fait sans difficulté à part pour l'énorme boule de peur qui me bloquait la gorge. Des mois plus tôt j'avais lu un reportage horrible sur une américaine qui se promenait par un sentier de vaches en France, où elle avait été brutalement violée et laissée pour morte. Est-ce qu'une partie au moins de ma peur, était celle d'une femme seule hors de chez elle ? Est-ce que le Maroc était plus dangereux que la France, que Brooklyn ? Où était-ce une simple terreur de l'inconnu, d'être sortie de l'enfermement, d'avoir abandonné maison, enfants, voiture, mari, d'être obligé à parler pour une fois avec un inconnu ? Ma tête s'est vidée. Comment disait-on Bonjour en Arabe ? Quelle Arabe ? J'ai presque ri. Je n'avais plus de langue ! J'ai respiré à pleins poumons et je me suis mise en marche, les pieds frappant le sol à répétition ; la force de mes jambes, le paysage qui prenait une couleur

sublime dans la lumière de fin d'après-midi, me donnaient du courage. Des vaches broutaient sous de vieux oliviers, des poulets se pressaient le long d'un sentier, j'ai dépassé en marchant quelques jeunes hommes en mobylettes qui s'étaient arrêtés pour bavarder ensemble. Rien n'est arrivé. Rien n'arriverait. Ou plutôt ce qui est arrivé, c'est que j'ai pu rejoindre le dernier bout du chemin, en passant par une maison où deux femmes debout devant leur porte ont levé les yeux, alors que je levais les pieds pour traverser une fosse d'irrigation, pour atteindre la route goudronnée. « Salaam Alechim ! » Elles riaient. Est-ce drôle de voir une étrangère sortir d'un sentier à vaches ? J'ai souri à mon tour.

Ma promenade avait un but. J'avais besoin de tampons hygiéniques. J'avais visité Marjane la semaine précédente, l'énorme supermarché de style occidental à Marrakech, mais j'avais oublié d'en acheter et qui sait pourquoi j'avais du mal à demander à notre ami Tahar, où me les procurer. Il m'arrive par moments de me sentir comme à onze ans, quand j'ai eu mes règles pour la première fois et il a fallu aller faire les courses avec ma mère et mon frère et j'étais conscient des yeux de mon frère dans mon dos, pendant qu'il me regardait acheter les serviettes hygiéniques pour la première fois. Il avait gardé un silence respectueux mais complètement male, et cela me brûle encore, de sentir cette différence.

J'ai continué donc le long de la route principale vers les immeubles que j'avais vus depuis la voiture les jours précédents, les cafés, cinq ou six magasins aux comptoirs ouverts à la rue. Quelques femmes voilées ont passé mais pour la plupart je n'ai vu que des hommes, des jeunes, des vieux, plusieurs me regardaient fixement. J'ai continué mon promenade jusqu'à ce que j'ai vu, presque à la fin de cette rue, un magasin sans clients. Derrière le comptoir un monsieur d'un certain âge regardait un match de foot sur un petit écran TV.



©Huguette Martel, *Femme inquiète*, huile, New York, 200x, 17,5 x 12,x5 cm.



©Huguette Martel, *L'homme aux yeux bandés*, huile, New York, 2007, 5 x 7 cm.



©Huguette Martel, *Coq mort*, huile, New York, 2008, 20 x 25 cm.

« Bonjour monsieur, parlez-vous français ? » Hochement de tête. Je cherche des tampons. Aucune réaction. Tampons ? Mon français m'échappe. De ces choses pour femmes ? J'essaie de nouveau, en jetant un coup d'œil rapide vers les rayons, jusqu'à ce que je note quelque chose qui ressemble à des serviettes hygiéniques. Voilà, dis-je en indiquant du doigt le rayon tout en haut, Voilà. Le propriétaire du petit magasin regarde en haut comme s'il s'attend à y voir quelque chose d'effrayant, puis il a l'air de partager mon soulagement, il monte sur un escabeau pour descendre le paquet. Je le regarde en hochant la tête, et je demande le prix. « Douze dirhams. » Je suis étonnée du prix, plutôt normal et beaucoup plus bas en tout cas que le prix de tout ce que j'avais acheté pendant mon séjour. Demandez des serviettes hygiéniques et vous rentrez dans l'économie interne du pays. En sortant mon portefeuille pour payer je remarque une bouteille de Fanta orange, déjà ouvert, près de sa chaise. Est-ce que pouvais en prendre une aussi ? Le patron du magasin ouvre un frigo, sort une bouteille et comme se ravisant, tire un verre de dessous le comptoir. Je verse la liquide orange dans le verre et j'ai bu. Un doux sirop au goût d'orange, j'en raffolais quand j'étais gosse. Je m'appuie au comptoir pour entamer une conversation. Quelles équipes jouaient au foot ? Sans pouvoir comprendre la réponse. Le foot ne m'intéresse pas. Est-ce que son équipe allait gagner ? Non, l'homme secoue la tête. Il n'était pas désagréable mais il y avait une indifférence voulu et polie, dans sa manière de me parler, il a accepté le paiement pour la boisson, chacun de nous jouant notre rôle, une rencontre sans noms et sans conséquences, un échange matériel.

Le retour était plus vite fait. Mes pieds connaissaient le sentier, mes poumons se sentaient plus libres, comme si j'avais réappris à respirer ou à bouger ou à rire de moi-même. Sur la route

j'ai rencontré une jeune fille et un garçon qui portaient de grandes bouteilles de sodas dans un sachet en plastique. Quand il m'a vu le garçon a laissé tomber le sachet et les bouteilles ont roulé par terre. La jeune fille avait l'air gênée, elle les a vite ramassées, et les deux sont partis en courant pendant qu'elle grondait le garçon. Un coup de vent soudain a relevé le sachet, je l'ai attrapé au vol, je le tenais encore écrasé dans mon poing quand j'ai ouvert le portail. Les hommes étaient occupés avec les travaux de piscine. Je ressentais un sentiment de gaieté et de soulagement aussi privé que le paquet dans mon sac à dos. Seule ma fille a interrompu son jeu pour me demander : « Maman où étais-tu ? »

De retour à Brooklyn j'ai continué mes recherches sur Google. Sur un site de yahoo j'ai lu : Question à résoudre, Casablanca, Tampax ? Tampons ? Au secours, besoin urgent.

Plusieurs femmes avaient offert la même réponse : « Marjane ». Mais une autre a écrit : « Quand je suis arrivée au pays, mon mari m'a dit que les tampons n'existent pas au Maroc puisqu'il n'avait jamais vu que des serviettes. Vous pouvez très bien demander dans les magasins, mais normalement on les cache derrière le comptoir. »

extrait - été 2008

☆☆☆